



NOTRE "PATOIS"

Le *Courrier des Etats-Unis* reproduit l'extrait suivant d'un journal parisien :

Nous avons retrouvé une traduction en vieux patois normand, d'une fable de La Fontaine.

C'est, comme on sait, un idiome qui tend à s'effacer tous les jours, sauf au Canada. La pièce est, paraît-il, fort rare ; nous la livrons aux méditations des linguistes :

"Un jou qui dégribouillait d'liiau comme pou l'amour du bon Dieu, un laboureur abrié dans sa méson, les coutes accolés sus la table, racontit à ses éfants qu'étaient tout à l'entour dé li, la fable suivante, pendant qué d'son côté la mère mettait d'l'affaitement dans l'fricot qui cauffait sus l'cagnard, pou l'diné d'ses gens :

"Unne faie, un corbiau agrippait sur un baleux qu'étais d'ho, un fromage blanc au lait calbot, et i s'en fut s'juquer sur un gros nouyé pour y fère sa boustifaille.

"Dans s'entrefaite, un vieu r'nard qu'étais un finot et qui n'avait rin mâqué d'pis une bonne écousse, rinbinait à va la brivière pou vaie si i n'allait point trouvé queuque chose à s'mette dans l'gaviau, i passait jstement dans l'environs d'larbe où qu'étais jerqué l'oisiau, son fromage dans l'bec tout prêt à l'baffrer.

"Le r'nard qu'étais allouvi et qu'visiment faimvallier, sitôt qu'il eut sentut l'gout du fromage, i s' dit en tout par li, faut qué j'tâche dé yin chippé s'noubainne et qu'j'refasse s'nérât-là. Ça n'manquit point, v'là qui s'appréhit bin jentiment d'loisieu qu'étais point trop décougné ni déluré n'tout, et i yin dit comme ça d'un air de soupe-douce : Bonjou, moussieu du Corbiau, j'vous faisons bin notr'compliment, ma fe d'Gien j'êtes tout d'même biau gâs et bin raquinqué itout, et si j'chantait aussi bin qu'j'avait une bonne façon, j'êtes ben sur l'roué d'ces bouais là.

"Quant l'corbiau s'entendit alosé d'la sorte, il fut bin héreux et bin èse, et pou montré sa belle voit, i s'met à ouvri un grandisme bec..... et v'là son fromage chu sus des blaîtes qui s'trouvaient à c't'endroit. Lé r'nard qui le r'luquait d'bicoïn, n'fit point l'dégailleux et ramassit l'fromage, et i dit au corbiau : Mon bon moussieu, apprenait qué c'ti-ci qu'écoute les flatteux est toujon leux dupe et qué l'senjoleux vivent aux crochets d'ceux qui recevent leux alés.

"C'té leçon là vaut bin un fromage, j'cré.
"L'oisiau qu'étais restai ébauhi comme un grand begêt, jurit, mais un brin trop tard, qui n'se lèss'rait pus emberlificoter pas l'elapot ni l'bagout d'ces r'narés-là."

Lorsque l'habitant de la campagne la plus reculée se fera lire le présent numéro de *L'Opinion Publique* par son enfant qui fréquente l'école, ne pouvant le lire lui-même parce que de son temps il n'a pas eu la facilité de s'instruire, ce brave homme ouvrira de grands yeux, mais ne comprendra rien à cette fable du renard et du corbeau. Il a déjà entendu réciter cette fable dans la langue de La Fontaine ; il lui arrive même assez souvent de chanter la même histoire *Sur l'air du tra la la deridera* ; mais dans celle-ci il ne voit goutte. *Dégribouillait, agrippit, baleux, calbot, faimvallier, alosé, dégaillieux, begêt*, tout cela c'est de l'hébreu pour lui ; il sera bien surpris d'apprendre que ses compatriotes parlent un tel patois, lui qui connaît tout le monde dans sa paroisse et dans les paroisses voisines, lui qui a "pas mal voyagé," qui connaît les plaines du Nord Ouest comme les faubourgs de Montréal et de Québec, et qui cependant n'a jamais entendu les canadiens parler en termes comme cela. Ce brave homme est chasseur, il connaît les mœurs des habitants des bois, mais il ne sait pas ce que c'est qu'un renard qui *rinbinait à va la brivière*. Il a souvent vu des corbeaux, mais le corbeau raquinqué lui est parfaitement inconnu. Et si nous lui disons que le *Courrier des Etats-Unis* est un journal bien posé, il le croira, mais il n'en dira pas moins que ce journal jase de ce qu'il ne connaît pas.

Ce patois normand est absolument ignoré au Canada. Tous les Canadiens-Français parlent la même langue fran-

çaise, un peu gâtée par certains mots anglais écorchés ou traduits à moitié, mais sans mélange d'aucun des nombreux patois qui existent en France. Leur accent est à peu près le même d'un bout à l'autre du pays ; les habitants d'en bas de Québec seuls se font remarquer par la prononciation de l'r, qui tient le milieu entre le parler gras et le grassement.

La langue canadienne est beaucoup plus pure que celle du paysan français ; les mots que nous avons soulignés dans la fable sont les seuls de cette fable que l'on entende ici. Ce que nous avons perdu, ce sont les intonations ; nous récitons au lieu de déclamer. Nous prononçons *mirouër, nâtion*, comme au treizième siècle en France, et nous mettons presque un z au d et au t suivis de l'i : *dzire, partzi*. La classe instruite, surtout depuis quelques années, se défait de cet accent, et, aux intonations près, parle très-bien.

Que notre confrère américain veuille nous en croire, notre ennemi n'est pas le patois, c'est l'anglais qui, maître du commerce et de l'industrie, met le désarroi dans la langue de l'ouvrier et du négociant ; son influence sur la langue politique ne laisse pas non plus d'être redoutable. Néanmoins nous sommes tous attachés à l'édifice de notre première mère-patrie, et nous serions enchantés que la France voulût nous aider à le conserver en nous envoyant ses émigrants. Nous aimons moins que l'on nous fasse parler patois. Le *Courrier*, qui a bon nombre d'abonnés au Canada, aimera peut-être à savoir que nous avons écrit ces lignes à la demande de plusieurs personnes que cette fable "en vieux patois normand" a peut-être un peu trop froissées.

OSCAR DUNN.

A PROPOS DE LIVRES.

M. Pamphile Lemay, bibliothécaire de la législature de Québec, constate dans son rapport officiel que la bibliothèque confiée à ses soins compte maintenant 13,284 volumes. Sur ce nombre, il est vrai, l'on doit faire la part des 3,175 volumes de statuts et papiers parlementaires ; ce n'en est pas moins un chiffre respectable pour une collection qui ne date que de 1867. Depuis l'année dernière, M. Lemay a acheté 1,820 livres nouveaux, pour la plupart ouvrages de loi, de droit constitutionnel, ou traités sur les arts utiles. Il publiera dans quelques semaines un catalogue complet.

M. Lemay paraît aimer ses livres, ce qui prouve qu'il n'est pas seulement poète, mais encore homme d'esprit. Un livre vaut ordinairement mieux que son auteur ; c'est la fleur de son intelligence, le parfum de ses meilleurs sentiments, l'expression travaillée de ses bonnes pensées. S'il a des défauts, il tâche de n'en laisser aucune trace dans son œuvre, il cherche à gagner le suffrage du public par l'étalage de toutes ses qualités, il ne laisse voir que le beau côté de son cœur et de son esprit. De sorte que les livres permettent avec l'humanité un commerce qui console, au lieu que les relations personnelles attristent parfois en faisant toucher du doigt des intérêts mesquins et des passions étroites. Lire Tibulle sera toujours la consolation de ceux qui ont souffert de leurs rapports avec la société.

M. Lemay est de ceux qui doivent aimer les livres plus que les hommes, si l'on en juge par sa préface d'*Évangéline*. Mais, pardon, il ne s'agit guère de cela en ce moment. Nous voulions dire que M. Lemay se plaint avec

une certaine amertume des déprédations qui se commettent dans la bibliothèque de Québec. Il paraît que 132 volumes en ont été enlevés. Est-ce le fait de voleurs ou de personnes peu empressées à remettre ce qu'elles empruntent ? Les négligents doivent être plus nombreux que les voleurs, mais il y a des voleurs. Les voleurs de livres sont de tous les temps ; il y a toujours eu des gens qui se figurent que ce n'est pas péché d'escamoter un livre, que la propriété d'un livre n'est pas une propriété comme une autre. Par exemple, vous prêtez un livre, on ne vous le rend jamais, et l'on meurt tranquille, sans songer que nul n'entre dans le paradis avec le bien d'autrui ? Est-ce là vraiment un vol ? Ce n'est toujours pas un achat. Prendre un livre dans une bibliothèque est une faute plus grave. Pour certaines personnes, cela tourne à la folie ; on appelle cette maladie la cleptomane. Balzac tracé de sa main vigoureuse la physiognomie d'un de ces types, un amateur, fils d'avare, adonné à la recherche des vieilles choses, qui s'était emparé d'un manuscrit de Virgile en faisant une visite à son ami malade. Le pauvre homme veillait sur son trésor avec tant de soin et ce trésor lui causa tant d'inquiétudes et de remords secrets qu'il rendit l'âme à la peine. M. Lemay, n'est pas assez cruel pour souhaiter pareil sort à ses contrebandiers, mais il voudrait en voir punir quelques-uns.

M. Gérin Lajoie, le bibliothécaire d'Ottawa, me donnait un jour un détail caractéristique sur ces sortes de vols. Il paraît que tous les livres qui traitent de l'amour ou des femmes sont en grand danger de disparaître des rayons à toute heure du jour. Il est devenu nécessaire de mettre sous clef les ouvrages dont le titre offre la moindre indication relative soit au beau sexe, soit au sexe laid. Cela prouve que dans la capitale de la Confédération hommes et femmes ont des goûts qui se ressemblent, et comme les livres anglais et les livres français sont l'objet d'une égale convoitise, il est évident que les deux nationalités manifestent les mêmes prédilections pour la littérature érotique. On dit que ces petits escamotages s'opèrent surtout durant les sessions. Faut-il en accuser les étrangers qui visitent alors la capitale ou en jeter la responsabilité sur messieurs les députés ? Dieu nous garde de manquer de respect envers un homme chéri des électeurs, mais on constate que les représentants de la nation ne dédaignent ni Alexandre Dumas, ni Paul de Kock, ni Eugène Sue. *Monte Christo* n'est jamais tant lu à Ottawa que durant la période fortunée où sont votées les lois et les taxes. Il n'y a pas un exemplaire qui ne soit maculé, déchiré, usé jusqu'à la corde. Les aventures d'Edmond Mendès passionnent évidemment les aventureux de la politique. Je connais un député qui ne perd jamais une séance, mais les passe toutes à lire les romans nouveaux. J'ai connu un membre de la Chambre haute qui n'allait à son siège que pour voter et employait le temps des séances dans la bibliothèque à étudier les oiseaux d'Audubon : il est vrai qu'il était sourd. Les *Méditations* de Lamartine ont toujours eu un grand succès ; pour être l'élu du peuple on n'en aime pas moins

Le souffle harmonieux de la brise plaintive.

Victor Hugo est moins choyé. Plusieurs ont demandé les *Misérables*, bien peu les ont lus jusqu'au bout. Les *Grandes Dames* d'Arsène Houssaye sont très-courues : c'est ce qu'elles méritent.